

L'utopie comme refus de la réalité

Pierre Bertrand

Number 33, Summer 1987

L'utopie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2114ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1987). L'utopie comme refus de la réalité. *Moebius*, (33), 65-69.

PIERRE BERTRAND

L'utopie comme refus de la réalité

Les différentes utopies construites, imaginées, pensées, projetées dans le passé ou le futur, ou projetées dans un arrière-monde, un monde mythique, une dimension surnaturelle, intemporelle, ont toujours trait au bonheur, prétendent construire les conditions qui rendraient celui-ci inévitable. Si bien que, dans une formule choc, lapidaire, on peut dire que l'utopie c'est le bonheur. On sait par ailleurs combien de malheurs, au nom de ce bonheur, ont été créés, aménagés. C'est que l'utopie force la réalité, la force à entrer dans un moule qui ne lui convient pas. On n'en finit pas d'arrondir les coins, de découper, de détruire tout ce qui dépasse. Et il y a toujours quelque chose qui dépasse, l'utopie relevant de la nature du rêve, de l'espoir.

Pourquoi en est-il nécessairement ainsi? C'est que le bonheur ne peut exister que comme quelque chose de stable, fixe, permanent. Il doit être l'incarnation d'un état de calme, de tranquillité et d'ordre. Ce bonheur imaginé, projeté, n'est que l'envers de ce que les hommes vivent effectivement; l'idéal, ce qui devrait être, n'est qu'une réaction vis-à-vis ce qui est, la multiple et changeante réalité. Si cette utopie baigne beaucoup d'idéologies et de programmes politiques, elle baigne également les fantasmes des individus à l'intérieur de leur vie privée: en arriver au grand amour, ou à la grande amitié, à la réussite matérielle ou professionnelle, qui nous feront enfin vivre dans le calme et la tranquillité. Nous sommes imbus d'utopie: Age d'or, Paradis perdu, bonheur de l'enfance, Harmonie universelle, etc. Mais, entre-temps, ce n'est pas tout à fait cela que nous connaissons, vivons. Et c'est précisément parce que nous ne la vivons pas que l'utopie occupe une telle place dans nos rêves et espérances.

L'utopie constitue donc d'abord et avant tout une fuite par rapport à ce que nous vivons effectivement, est le symptôme d'un refus du réel, mais en même temps elle peut trouver une certaine justification dans cette idée que l'état actuel de l'homme, fait de conflit, de lutte, de combat, est une exception dans l'économie générale du monde et de la nature. L'homme serait le seul à ne pas connaître la paix, l'harmonie

que connaîtrait le reste de la nature. L'utopie viserait donc à nous mettre au diapason du reste de l'univers.

Cette représentation découle d'une certaine vision de la nature de plus en plus contestée aujourd'hui, vision qui s'appuie sur des mythes, mais aussi sur un certain état de la science. La science classique en effet privilégie le stable, le fixe, l'ordonné. L'univers serait régi par des lois immuables. Les analyses plus fines de la science contemporaine mettent ces lois en perspective. La régularité de la nature, attestée par les lois de la physique notamment, ne serait qu'un cas particulier d'une réalité beaucoup plus complexe et caractérisée essentiellement par le désordre, la multiplicité et le devenir, l'imprévu. Prenons un exemple: la loi de la gravitation de Newton. Elle nous fait croire à la stabilité de l'orbite des planètes du système solaire. Comme il s'agit d'une loi de réversibilité, on peut prévoir, à partir d'un état actuel, l'état du système aussi bien dans le passé que dans le futur. La science contemporaine situe la science classique dans un contexte plus large. La détermination de l'orbite des planètes est statistique, et la loi de la gravitation n'est énoncée qu'en laissant de côté les multiples variations, les infimes déplacements des planètes sur leur orbite. On dit par exemple aujourd'hui que tout météore passant dans le voisinage de la terre affecte l'orbite de celle-ci de manière irréversible. A la suite du passage d'un seul météore, l'orbite de la terre ne sera jamais plus la même. On sait également qu'une accumulation de variations infimes peut, à un moment donné favorable, provoquer un effet démesuré, si bien que la science actuelle ne peut plus assurer que les planètes resteront indéfiniment sur leur orbite. Elles peuvent demeurer sur leur orbite des milliers d'années, et à la suite d'une variation qui n'apparaît pas plus importante que les précédentes, à cause d'un effet d'accumulation, elles peuvent sortir de leur orbite et, en tangente à cette orbite, continuer leur course dans l'infini.(1)

C'est dire que l'ordre et la régularité observés ne sont pas des certitudes absolues, mais des cas particuliers d'une situation d'ensemble caractérisée au contraire par l'irrégularité, l'imprévisible, l'irréversibilité, la variation, le changement. C'est donc à tort que l'utopie imagine un bonheur de l'homme enfin adapté à un ordre permanent du cosmos. Il est vrai que l'être humain ne connaît pas la paix ou le bonheur comme une réalité permanente. Ce qu'il connaît au contraire est la lutte, le changement. Mais nous ne sommes pas en cela des exceptions. Nous sommes faits de la même étoffe que le cosmos, la nature. Même les scientifiques, même les physiciens redevennent héraclitéens: «Il faut savoir que le combat est universel, que la justice est une lutte...»

L'utopie n'est viable, ne serait-ce que comme fantasme, que dans la mesure où on peut penser qu'elle correspond à une certaine nature des choses, qu'elle est déjà réalisée par la nature environnante, et que l'homme n'a dès lors plus qu'à rejoindre cette nature. C'est ce fondement de l'utopie que la

science moderne conteste. L'ordre, l'harmonie, la paix ne sont que statistiques, ne sont qu'un cas particulier, ne correspondent qu'à une sélection de certaines données, et derrière cet ordre, cette harmonie, cette paix grouillent le désordre, l'irrégularité, la lutte. Dans cette perspective, la condition humaine ne fait pas exception, et chez l'homme lui-même, la paix, l'ordre, la stabilité ne sont que des cas particuliers, sélectionnés, s'élevant sur un fond de désordre, de conflit, de changement.

Ce n'est donc pas l'utopie qui promet la réconciliation de l'homme avec lui-même. L'utopie au contraire refuse cette réconciliation, refuse le fond grouillant de la réalité pour ne conserver qu'un fantasme, un idéal, une idée. La véritable réconciliation s'effectue quand l'être humain constate qu'il n'est pas différent du reste du cosmos, qu'il n'est pas plus stable, paisible, prévisible que celui-ci. Le cosmos ne peut pas être différent de lui-même, l'homme non plus, qui est cosmos par son trouble, sa confusion et son instabilité. Dans ce contexte, l'utopie du bonheur n'est qu'une relique, un fantasme du passé.

D.H. Lawrence consacre une belle étude à Herman Melville. Il semble que Melville, un peu comme nous tous, ait rêvé toute sa vie au Paradis perdu, à l'Utopie. Il rêve au parfait amour, puis à la parfaite amitié. Il recherche l'Age d'or du passé et tente de le trouver en allant auprès des sauvages. Constamment, sa quête échoue. Il voudrait connaître l'extase continue, il imagine le monde comme un lieu de délices. Et toujours il est déçu. Et pour cause. «Le monde ne doit pas être un lieu de délices. Il doit être un lieu de féroce discorde et d'harmonies intermittentes. — Ce qu'il est.» (2) L'Utopie produit des ravages, tant au niveau collectif qu'au niveau individuel.

L'utopie comporte deux ressorts complémentaires. Un premier consiste à séparer l'homme de la nature. Un second consiste à imaginer cette nature comme ordonnée, harmonieuse. Ces deux ressorts sont battus en brèche aujourd'hui. L'homme fait partie de la nature, provient de la nature et demeure en interaction avec elle. Il n'y a pas de solution de continuité entre l'homme et la nature. Il y a une histoire naturelle de l'homme, comme une histoire humaine de la nature. (3) Nature et homme sont construits de la même étoffe. L'imagination de l'homme est un prolongement de celle de la nature qui s'exprime notamment par son extrême diversité, tant au niveau minéral, végétal, animal que microscopique et cosmique. Même les catastrophes produites par l'homme s'inscrivent à l'intérieur des catastrophes naturelles, explosions d'étoiles, irruptions de volcans, etc. L'eau et le feu luttent dans la nature comme les affects dans le cœur et la tête de l'homme. Le cosmos est un cas particulier du chaos, comme la paix est un cas particulier du trouble. «Je suis le trouble, un tourbillon dans la nature turbulente», dit Michel Serres. Le langage mathématique me permet d'appréhender certaines régularités du monde, parce que ce langage, par l'entremise

du cerveau, vient aussi du monde. Et le monde en est affecté à son tour, comme il est continuellement affecté par les actes, les créations des corps qui le composent.

L'homme tel qu'il est, avec sa paix intermittente, avec son trouble profond, est d'emblée au diapason de l'univers, de la nature, du cosmos, et l'utopie (politique, sociale, individuelle) est aussi bien refus de l'univers, de la nature et du cosmos que de l'homme lui-même. C'est la raison pour laquelle l'utopie est toujours violence et, en tant que telle, réalise précisément le contraire de ce qu'elle veut instaurer: la paix, l'ordre, le bonheur et l'harmonie. L'histoire est jonchée des victimes de l'utopie: Terreur, Goulag, Camps de concentration, Camps d'extermination des résistants, des dissidents. Le meilleur des mondes possibles ne s'édifie en effet qu'au détriment de ce monde-ci.

Si, comme le disent Prigogine et Stengers, «la nature n'est pas toujours conforme à elle-même», il en est certes de même pour l'homme. Chez celui-ci comme chez celle-là, l'ordre émane directement du chaos. L'équilibre est un effet macroscopique d'un déséquilibre microscopique. Le bel agencement naturel est un résultat transitoire de bouleversements, de métamorphoses, de «catastrophes». De même, chez l'homme, les formes sociales, artistiques, etc., aussi belles et parfaites qu'elles puissent paraître, sont le résultat de maelströms sociaux et mentaux. Dans un cas comme dans l'autre, la panique et la chaos sont créateurs. Et à l'inverse, une fois que l'ordre est établi, il peut se figer et s'avérer stérilisant. Il n'est pas sûr que le «bonheur» soit l'état le plus propice à l'homme. De toute façon, lui aussi n'est qu'une surface derrière laquelle s'agitent les molécules, les ondes sociales, affectives, mentales, naturelles. Le combat et le trouble sont le milieu naturel, et non la paix, l'harmonie, qui ne sont que des cas particuliers, des moments d'un processus sans commencement et sans fin. En d'autres mots, le devenir est la loi du monde, et non la permanence, l'«être». Et c'est ce que refuse l'utopie.

Notes:

1. Sur tous ces points, voir Prigogine et Stengers, *La nouvelle alliance*, Gallimard, coll. Folio, 1986. «Nous savons aujourd'hui que la nature n'est pas toujours conforme à elle-même» (p. 116). «Dans le monde que nous connaissons, l'équilibre est un état rare et précaire» (p. 199). «Les chemins de la nature ne peuvent être prévus avec certitude, la part d'accident y est irréductible» (p. 361). «Nulle organisation, nulle stabilité n'est, en tant que telle, garantie ou légitime, aucune ne s'impose en droit, toutes sont produits des circonstances et à la merci des circonstances» (p. 392).

2. D.H. Lawrence, «Hermann Melville, ou l'impossible retour», dans *Etudes sur la littérature classique américaine*, éd. du Seuil, 1948, p. 180.
3. Sur le développement de ce thème, voir Serge Moscovici, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Flammarion, coll. Champs, 1977. «S'il y a une histoire naturelle de l'homme — j'entends de l'homme biologique et social — c'est parce que la matière a connu elle-même une évolution, et s'il y a une histoire humaine de la nature, c'est parce que l'homme, en se transformant, est devenu apte à reconstituer et à prolonger cette évolution» (p. 49).